L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
Un duel au Français.
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Histoire de Revenant.
Poupées.
Le Secret.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Le Centenaire du Mariage de Napoléon Ier avec la grande-duchesse Marie Louise.

Travaux législatifs

L'Assemblée Générale de notre Etat entrera demain dans la cinquième semaine de sa session bi-annuelle, dont la durée est de soixante jours ; et si les nombreux projets de loi dont elle est déjà saisie et les nombreux autres qui lui seront soumis ne peuvent, faute de temps, y être pris en considération, une session extraordinaire deviendra nécessaire ; il en est d'ailleurs déjà parlé.

Au Sénat, comme à la Chambre, les travaux ont été poussés avec activité, car le corps législatif presque en entier a dû interrompre ces travaux pendant plusieurs jours pour se rendre à Washington et comparaître devant la Commission congressionnelle chargée du choix de la ville où se tiendra l'Exposition Universelle en 1915 destinée à célébrer l'ouverture du canal de Panama.

Avant l'adoption définitive d'une loi, il y a bien des formalités à remplir. Quand une législature comme celle-ci ne compte pas d'éléments hétérogènes comme anciennement sous le régime républicain ; quand, au contraire, l'harmonie règne dans son sein, il y a des lois qui passent par toutes les formalités voulues dans un délai relativement très bref, l'américain appelle cela *railroading a bill*. Le projet de loi n'a rencontré aucune opposition de la part du comité qui l'a soumis à une analyse, et la Chambre ou le Sénat d'où qu'il émane, lui donne sa sanction et l'envoie à l'autre Chambre qui, elle aussi, l'accueil favorablement et le passe au chef de l'Exécutif qui y appose sa signature.

Jusqu'à ce jour, deux lois seulement ont été édictées, l'une faisant une allocation pour couvrir les frais de la session législative et l'autre fixant à dix mille dollars le traitement annuel du maire de notre ville. Cette dernière loi bien qu'adoptée à une écrasante majorité a cependant soulevé quelques objections à la Chambre basse. Des représentants ont cru peu sage d'augmenter les dépenses de notre ville dont les ressources ne suffisent guère à son entretien, à l'administration de ses affaires. La Nouvelle-Orléans, a dit l'un deux, M. Tête, est trop obérée, sa dette est de trente-cinq millions ; et il serait imprudent de se livrer dans le moment à une pareille largesse à l'égard du premier de ses mandataires.

Deux ou trois questions au cours de la session actuelle vont donner lieu à des discussions animées : celle de l'impôt sur le revenu et celle des courses de chevaux.

C'est, il y a deux ans, que la loi dite Locke fut adoptée, interdisant dans l'Etat ces courses à cause de ses effets pernicieux, démoralisateurs. Sur la question, les opinions étaient partagées ; et les partisans de la loi ne triomphèrent de leurs adversaires que d'une voix : de puissantes influences avaient été exercées de part et d'autre.

Il est sérieusement parlé de révoquer la loi Locke ; un mouvement dans ce sens se produit depuis déjà quelque temps en ville ; mais jusqu'à présent il ne s'est pas fait sentir d'une façon appréciable à Baton Rouge.

Un Duel au Français

Il y avait vers 1780, à la Comédie-Française, deux artistes de talent presque égaux et de caractère fort différents : c'étaient Dessessarts et Dugazon.

Desessarts jouait les financiers, les grimes et ce qu'on appelait au temps où il y avait des " emplois ", les " manteaux " ; cet acteur, jovial et bonhomme, était plein de rondeur. Il ne l'était pas seulement dans son jeu ; il l'était également dans sa personne. Auteur d'aphorismes culinaires, où se révélait la science d'un gourmet unie à l'appétit d'un gourmand, il ne ressemblait pas à ces professeurs qui réservent pour autrui les bienfaits de leur enseignement ; il était son meilleur élève, et prouvait l'excellence de ses théories par les résultats visibles de sa pratique : il avait acquis très rapidement un énorme embonpoint. Et cet embonpoint loin de le gêner, était même parfois pour lui une cause de succès, car il lui procurait dans certains rôles, des effets inattendus. C'est ainsi qu'il déchaînait le rire de la salle entière lorsque, dans " les Plaideurs ", jouant Petit Jean, il disait ce vers :

Pour moi, je ne dors plus, aussi je [deviens maigre.

Dugazon, frère de la célèbre Mme Vestris, voué à l'emploi des valets, était le type de l'acteur facétieux ; il se laissait volontiers aller à la charge et excellait dans le bas comique. Il avait un talent tout particulier pour la caricature et remplissait à merveille les rôles de Gascons, d'Anglais ou d'Allemands, dont il contrefaisait l'accent de la manière la plus plaisante.

Ce qu'il était sur les planches, il l'était également dans la vie ordinaire, et sa causticité toujours en éveil n'épargnait personne. C'est lui qui disait de Dazincourt, au jeu sage et contenu : "C'est un bon comédien, plaisanterie à part." Mais il ne se bornait pas à ce que nous appellerions aujourd'hui d'aimables rosseries : il se livrait volontiers à des farces un peu grosses, parfois même grossières.

Parmi ses camarades, Desessarts était celui qu'il avait le plus de plaisir à cribler de ses traits malins ; il ne manquait pas une occasion de le railler sur cette corpulence qui faisait à la fois le succès et le malheur de l'artiste, car, plaisante dans Petit-Jean, elle devenait gênante dans Orgon : on était même obligé de remplacer la table ordinaire, dans "Tartuffe," par une table gigantesque, pour qu'il pût s'y cacher, dans la scène du quatrième acte.

D'ordinaire, Desessarts supportait, avec la philosophie d'un homme bien nourri et doué d'un excellent estomac, les incessantes turlupinades de son camarade ; un jour, cependant, celui-ci dépassa la mesure.

Prétextant un placet à présenter au nom de la compagnie, Dugazon, après avoir fait endosser à Desessarts un costume noir, la Cour étant en deuil, conduisit celui-ci chez le ministre. Bien entendu, le prétexte était faux, si le placet était vrai, et c'était encore une plaisanterie à l'adresse du gros homme. L'éléphant de la ménagerie de Versailles venait de mourir, et Dugazon avait ainsi rédigé la supplique au ministre : "Monseigneur, la mort de l'éléphant laisse une pension vavante ; nous vous prions d'accorder à notre ami Desessarts la survivance du défunt ; lui seul peut remplir la place."

C'en était trop ; Desessarts, cette fois, se fâcha et provoqua en duel Dugazon qui reconnut lui devoir satisfaction. Les voilà sur le terrain ; mais, tandis que les témoins mesurent les distances et préparent les épées, Dugazon, toujours facétieux, tire un morceau de craie de sa poche, et, traçant vivement une circonférence sur le ventre de son adversaire, lui dit d'une voix émue : " Mon ami, tu es si gros que j'aurais vraiment trop d'avantages sur toi. Pour égaliser la partie, je consens à ce que tous les coups qui porteront en dehors du trait ne comptent pas. "

La cible vivante fut secouée d'un gros rire, auquel tous s'associèrent ; les combattants ayant ri furent désarmés, et les témoins en profitèrent pour réconcilier les deux ennemis.

Les cadrans solaires

Le professeur Chambers a signalé à la " British Astronomical Association " l'existence d'un des plus grands cadrans solaires existants. Il en a trouvé la mention dans la " Vie de Sir John Ardagh." Ce cadran solaire avait été construit, sur les plans de Sir John, sur une plate-forme de gazon. Son style (gnomon était une tige de fer en T de 3 pouces, de 30 pieds (10 mètres) de longueur. Les dessins tracés sur le gazon avaient un mètre de longeur et le cadran solaire avait la réputation d'occuper dans le monde le troisième rang comme grandeur. D'après l'heure locale indiquée par l'instrument, on pouvait trouver l'heure de Greenwich en consultant une tablette de marbre, fixée à un mur proche, et sur laquelle Sir John avait fait inscrire les indications nécessaires. La localité, où ce cadran solaire monstre était placé, se nomme Glynllivon, dans l'île d'Anglesey, partie septentrionale du pays de Galles. A la suite de la communication de M. Chambers, MM. Maunder et Henkel ont rappelé qu'il existe aussi aux trois observatoires de Delhi, de Benarès et de Jaipur de très grands cadrans solaires, construits sur les ordres du rajah Jai Singh. L'un d'entre eux avait environ 60 pieds (20 mètres) de longueur. Il s'agit évidemment ici de cadrans solaires existants, sinon nous pourrions citer celui que l'empereur Auguste fit édifier à Rome, à l'aide d'un obélisque venu d'Egypte, et surtout celui qu'un empereur mogol éleva à Samarcande, en 1540, et qui avait 60 pieds (55 à 60 mètres) de longueur.

PLUS DE VARICES.

C'est en ces trois mots que l'on pourrait résumer la fort intéressante communication faite par le professeur Léon Labbé, au nom du docteur Robinson, à l'Académie des sciences de Paris.

Les varices comme les hernies constituent une grande infirmité surtout dans certaines professions où on doit rester longtemps debout. Aujourd'hui on guérit les hernies par une intervention chirurgicale simple.

" Plus simple paraît être, dit M. Labbé, le procédé imaginé par M. Robinson pour le traitement des varices.

"L'opération consiste à mettre à nu la crosse de la veine fémorale et à lier les veines abdominales, dans lesquelles le sang circule sous une pression quatre fois plus grande que celle qui règne dans les veines variqueuses de la jambe.

"Le sang des veines saphènes et fémorales peut ainsi plus facilement circuler, et les veines variqueuses cessent d'être gonflées".

Les chirurgiens, conclut M. Labbé, ne manqueront certainement pas d'appliquer cette méthode extrêmement simple, basée sur l'anatomie et sur l'expérimentation.

Il y a encore des sauvages

Le peuple le plus sauvage de la terre est celui des Koubon, dans l'île de Sumatra. Les Koubon se trouvent dans un état peu supérieur à celui des animaux. Ils vivent dans la forêt vierge, en petits groupes de familles, errants, sans demeure stable. La nuit, ils s'abritent sous les arbres ou dans des grottes naturelles. Leur unique occupation est de se procurer la nourriture. Pour vêtement, ils portent une ceinture d'écorce ligneuse. Pour arme, ils n'ont qu'un bâton pointu. Ils mangent tout ce qui est mangeable, vivent au jour le jour et ne possèdent rien, hormis leur ceinture et leur bâton.

Ils ne savent pas cultiver la terre ; toutefois ils sont accompagnés de chiens. Ils évitent soigneusement tout contact avec les groupes voisins. Ils ne connaissent ni la danse, ni la musique. Chose considérablement plus étrange, ils ne connaissent pas non plus les sortilèges ni les sorciers. On ne trouve chez ce peuple aucune trace de superstition. La mort ne semble pas provoquer en eux la moindre réflexion. Lorsqu'un d'entre eux meurt, les autres abandonnent son cadavre sur le sol, sans aucune cérémonie.

NOUVEAUX CUIRASSES

Le 1er août doit commencer, à Brest et à Lorient, lamise en chantiers de deux nouveaux cuirassés de 23,000 tonnes. Ces énormes navires seront armés de 12 canons de 30 centimètres, de 22 canons de 14 centimètres et de 4 sous-marins. L'entrée en service doit avoir lieu en 1913. Chacun de ces navires coûtera la bagatelle de 65 millions ! Grâce à l'initiative de l'amiral Boué de Lapeyrère, on a décidé de revenir à la tradition de donner à ces grosses unités des noms de grands marins. Dès maintenant, les noms de "Courbet" et de "Jean Bart" ont été choisis pour les nouveaux cuirassés.

Nos paroles

On a calculé qu'un homme parle, terme moyen, 3 heures par jour, soit 100 mots à la minute, 19 pages in-8° à l'heure, 52 volumes par an. Ce calcul ne s'applique ni aux femmes ni aux avocats, qui dépassent généralement la moyenne.

Aux Entrailles de la Terre

Le forage le plus profond de la terre, c'est celui que l'on est en train d'exécuter actuellement à Czuchow (Pologne), et qui descend à plus de 2.100 mètres au-dessous de la surface du sol. Commencé en 1908, il dépassait déjà d'une centaine de mètres en 1909, le puits de Paruschovitz (Haute-Silésie), qui, creusé de 1803 à 1902, a atteint 2.003 m. 4, et celui de Schladebach (Saxe prussienne), lequel mesure 1.748 m. 4. Ces deux sondages étaient en ces dernières années les deux plus profonds du globe. Le nouveau forage de Czuchow sera encore approfondi, aucun obstacle ne semblant, jusqu'ici, devoir s'opposer à la continuation du travail, ainsi que cela s'est produit à Paruschovitz, en raison de la nature des terrains.

PENSEES.

L'Anglais aime se servir des choses ; le Français aime les posséder et les réserver.

Dans une œuvre de théâtre, on peut être aussi fin qu'on veut, pourvu que ce soit dans le direct.

Une dépense faite par autrui sous les yeux de l'avare lui devient presque une souffrance personnelle.

Les gens qui ne peuvent pas supporter la solitude sont précisément les moins agréables des compagnons.

La grâce anglaise garde toujours un peu de brusquerie.

Il y a quelque chose de pire que les trouble-fête, ce sont les trouble-rêve.

Savoir clarifier et limiter, c'est l'essence même de l'auteur dramatique.

Lorsqu'on quitte une femme avec fureur, on la reprend presque toujours.

L'Equateur retire ses troupes de la frontière du Pérou.

Washington, 4 juin—Le département d'Etat a été officiellement informé que le gouvernement de l'Equateur avait rappelé ses troupes, qui depuis quelques semaines, étaient massées à la frontière du Pérou Ce mouvement de retraite a commencé hier.

—o—

Course projetée entre un train et un aéroplane.

New York, 4 juin—Une course de 100 milles entre un aéroplane et un train express est en voie d'organisation à New York.

Cette course aurait lieu au dessus de la voie du chemin de fer du Long Island entre Jamaica et Montauk Point.

L'aviateur Charles K. Hamilton qui, si la course a lieu, montera l'aéroplane croit qu'il n'aura aucune difficulté à distancer le train. (Les paris sont ouverts).

—o—

Meeting international d'aviation en Ecosse.

Washington, 4 juin—M. McCunn, consul des Etats Unis à Glascow, dans un rapport officiel envoyé aujourd'hui au département d'Etat, annonce qu'un grand meeting international d'aviation aura lieu en Ecosse du 6 au 13 août.

Le montant total des prix dépassera 40,000 dollars.

Le concours est ouvert aux aviateurs du monde entier.

—o—

POESIES ET NOUVELLES.

Il vient de paraître à la Nouvelle-Orléans un recueil de Poésies et de Nouvelles sous la signature de Madame Gabrielle Shoenfeld, recueil dont l'auteur a bien voulu faire hommage à l'ABEILLE d'un exemplaire.

Ce nom de Gabrielle Shoenfeld, déjà connu dans le monde des lettres, ne tardera pas à y occuper une place élevée, car les premières œuvres de la femme qui le porte promettent pour l'avenir. Dans le joli petit volume, dont la lecture nous a valu une heure vraiment aimable, sont des pages charmantes écrites, les unes, dans un style léger, gai ; les autres, avec un esprit sérieux ; mais toutes dans une langue souple, harmonieuse, savoureuse.

Mme Shoenfeld, quand l'inspiration poétique lui vient, prend sa lyre et en tire les accents les plus heureux, tantôt railleurs, avec bonhomie cependant, d'autres fois mélancoliques, rêveurs. Qu'elle parle de la "Question du Jour", et cette excellente Mme *Davignon*, un personnage de sa création, célèbre avec éclat les avantages de son sexe ; qu'elle inscrive dans l'album d'une amie une pensée, c'est une fleur d'une fraîcheur exquise, d'un coloris brillant, d'un parfum capiteux ; qu'elle s'adresse à l'enfance, elle se fait de son âge et cause avec elle comme le ferait la plus dévouée des mères ou la plus tendre des grand'-mamans

Nous publions plus loin une des poésies de Mme Shoenfeld ; ce sont des refrains qu'elle a dédiés à une jeune fille de ses amies et qu'elle a intitulés : *Oscar et Toinette*. C'est gracieux, c'est fin, c'est spirituel ; on suit Toinette avec intérêt dans ses courses à travers bois *seulette*, et on éprouve comme de la joie à la voir quitter le toit de la veuve, plus seulette alors, mais accrochée au bras de l'enamouré Oscar.

Les Nouvelles, au nombre de trois, que renferme le recueil sont fort intéressantes et sont écrites d'une plume alerte. Mme Shoenfeld peint avec infiniment de charme ses tableaux ; elle y distribue avec un art parfait ombres et rayons. Sur sa palette sont toutes les couleurs qu'elle broie très heureusement ; coloriste, pastelliste, elle excelle en tout.

Née à la Nouvelle-Orléans, Mme Shoenfeld était une demoiselle Hockersmith. Elle fit ses études à l'Institut d'Orléans que dirigeait Mme Farnet ; et elle eut pour professeurs de français, notre regretté collaborateur L. Placide Canonge, et M. Edouard Marc. L'élève ferait la fierté de ses professeurs s'ils étaient encore de notre monde.

Le livre de Mme Shoenfeld est en vente en ville.

La Fortune de la France

Au 31 décembre 1909, la Banque de France possédait dans ses coffres-forts, tant en lingots qu'en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, une somme de 3 milliards 360 millions de francs, se décomposant ainsi : 3 milliards 487 millions d'or et 873 millions d'argent. La proportion de l'encaisse à la circulation était de 84,8 0/0. Plus de 4/5 de la valeur des billets en circulation étaient donc couverts par l'encaisse métallique ! Au cours de l'année 1909, durant les mois d'été, où les besoins de la circulation sont le plus réduits, le stock d'or s'est élevé au chiffre le plus haut qui ait jamais été atteint, soit 3 milliards 713 millions de francs, et le maximum de l'encaisse totale a été de 4 milliards 612. Aucune banque d'Etat au monde ne possède une réserve métallique aussi élevée. La France peut donc, à juste titre, être fière de la situation prépondérante de son grand établissement de crédit.

FETE DU 14 JUILLET.

Le Comité aux soins duquel a été confiée l'organisation de la fête nationale de la France, veut, nous l'avons déjà dit, l'entourer du plus grand éclat. Le terrain sur lequel elle se donnera sera brillament décoré et éclairé.

Entr'autres attraits sportifs, il y aura des courses de chevaux ; et le comité a l'assurance que les meilleurs coursiers y prendront part.

Le programme musical sera excellemment composé, le comité ayant eu la bonne fortune de s'assurer du précieux concours de l'éminent professeur Geo. O'Connell et de son orchestre pour le concert qui se donnera dans la grande tribune.

Le soir il y aura bals dans une salle et en plein air, grand feu d'artifice et de nombreux divertissements.

L'ex-président Roosevelt et la sentimentalité.

Londres, 4 juin—Le "Times" publie ce matin une lettre adressée par M. Roosevelt en réponse à un correspondant qui le priait de substituer le mot "sentiment" à celui de "sentimentalité", mot dont il s'est servi lors de son récent discours au Guild Hall.

M. Roosevelt dans ce discours analysant le gouvernement britannique en Egypte avait déclaré que l'Angleterre avait donné à ce pays le *meilleur gouvernement* qu'il ait eu depuis 2,000 ans, mais que cependant elle avait fait erreur sur certains points importants.

L'ex-président s'était exprimé en ces termes :

"Ceux qui ont affaire à des peuples non civilisés, particulièrement à des peuples fanatiques, doivent toujours se souvenir, dans une situation comme celle qui vous confronte en Egypte, que la faiblesse, la timidité et la sentimentalité peuvent causer infiniment plus de mal que la violence et l'injustice. La sentimentalité est le plus mauvais soutien sur lequel puisse s'appuyer le droit."

En réponse au correspondant qui protestait contre l'emploi du mot "sentimentalité", M. Roosevelt a écrit :

Cher Monsieur — Je considère le sentiment comme l'antithèse exacte de la sentimentalité et en substituant sentiment pour sentimentalité, le sens de mon discours aurait été entièrement altéré. Je déteste la sentimentalité, et, d'autre part, j'estime qu'un homme ne vaut pas son sel s'il n'est pas profondément influencé par le sentiment, et s'il ne conforme pas sa vie à un haut idéal. Cordialement à vous,

"THEODORE ROOSEVELT"

—o—

Missionnaires Américains noyés aux Indes.

Bombay, Indes Anglaises, 4 juin—Mlle W. Williams et M. Hermau Bishop, missionnaires attachés à la station de la Société Baptiste Américaine, se sont accidentellement noyés ce matin en se baignant dans le Golfe de Cambay, au nord de Bombay.

Mlle Williams ayant disparu sous l'eau en poussant un cri d'appel, Bishop qui était un excellent nageur se porta à son secours et lutta héroïquement pour la ramener sur la plage. Epuisé finalement par la fatigue il disparut bientôt sous l'eau avec son précieux fardeau.

Les deux corps ont été retrouvés.

—o—

---

et vibrant dans mon âme dévastée, s'adressa à l'instinct maternel, le dernier qui abdique dans une femme, pour m'offrir le soin de l'éducation de sa nièce, Eve, une petite créature orpheline du même âge que ma propre fille, avec la direction de sa maison.

" Certes ! je méritais cette confiance. Pourtant, je devais la trahir de la plus atroce, la plus inimaginable façon !.... Un de ces mille êtres inconnus qui composent notre être devait me faire accomplir un acte que j'ai passé ma vie à pleurer.....

" Et c'est ici, mon enfant bien-aimée, que ma confession se fait pesante,... effroyablement. La plume tombe de mes doigts, mes yeux se brouillent, ma pensée s'obscurcit, et la terreur des mots trop pâles, trop faibles, revient m'assaillir. Jamais, non jamais, je n'arriverai à te faire seulement entrevoir l'ombre de ce que j'ai ressenti, à te permettre de soupçonner comment je parvins à réaliser l'insoupçonnable !

" La petite Eve était délicate à l'extrême ; d'après les conseils des médecins, le comte Lothaire redouta pour elle un hiver qui s'annonçait rigoureux et me chargea de la conduire dans la forêt d'Arcachon. Naturellement, j'emmenais ma fille qui m'avait suivie à l'hôtel de La Luzernière.

" Mais tandis que celle-ci prospérait, se développait en force et en grâce à cette cure d'air clément, la nièce de mon maître languissait au contraire. J'avais beau l'entourer de la plus minutieuse sollicitude, elle demeurait malingre ; puis encore, sa fragilité semblait prendre de jour en jour un caractère plus inquiétant. Si elle vivait, si un de ces miracles que fait parfois la science, lorsqu'elle est secondée par la puissance de la fortune, réussissait à la conserver, elle ne serait jamais qu'une pauvre créature chétive, vouée, en dépit de sa richesse, à toutes les souffrances, toutes les amoindrissantes précautions des existences précaires. Et en la regardant, en la comparant à ma fille qui poussait, s'épanouissait, vigoureuse, mais élégante aussi, et promettait autant de finesse, de distinction physique que n'importe quelle beauté patricienne, des idées me venaient malgré moi.... Amèrement, je me demandais pourquoi ce n'était pas mon enfant qu'attendait le sort privilégié, comblé des avantages de caste et d'argent, qu'une ironie du destin réservait à l'être étiolé, fini avant d'avoir vécu, qui végétait à ses côtés ?.....

" Ne crois pas que je fusse une femme perverse, que mon âme fût un terrain tout prêt pour les mauvais sentiments. Ces pensées là, je te l'affirme, seraient nées dans l'esprit de toutes les mères. On prétend qu'il y a quelque chose de la bête dans l'amour que nous avons pour nos petits ; c'est peut être vrai, car, toutes, nous sommes jalouses pour nos enfants ; sans exception, nous les voulons plus beaux, plus riches, mieux partagés en tout que les autres.....

" Oui, je te le répète, j'en suis sûre, toutes les mères auraient pensé de même à ma place..... Beaucoup n'auraient pas suivi cette idée dans ses dernières conséquences : c'est possible. Mais moi, je ne pouvais pas sentir comme celles qui n'avaient pas enduré mon martyre, qui n'avaient pas été injustement dépouillées de leur bonheur, volées des humbles joies qui leur appartenaient !

" D'ailleurs, tout cela était confus dans ma tête et n'allait pas plus loin que cette vague tristesse causée aux plus résignés par les constatations de ce genre. Je continuai de soigner la petite Eve avec dévouement ; je puis me rendre ce témoignage que, si elle eût dû vivre, elle aurait vécu grâce aux seuls raffinements de ma sollicitude. Ce fut en vain, hélas ! que je les dépensai ; bientôt, la fillette dépérit sans que pusse arrêter les progrès de cet affaiblissement fatal.

" J'aurais dû avertir le comte Lothaire ; je n'en fis rien. Pour quelle raison ? Il m'eût été difficile de la dire. Je me donnais à moi même pour motif qu'il ne fallait pas effrayer inutilement le vieillard, qu'il serait toujours temps de le prévenir si l'état de l'enfant s'aggravait, et j'étais sincère. Ensuite, je comprie qu'en réalité j'avais obéi à la suggestion de l'obscure volonté qui, depuis la première minute où la pensée maudite m'avait effleurée, m'habitait à mon insu...

" Un soir, après une journée meilleure, la petite Eve, presque tout à coup, s'éteignit dans mes bras. Je ne croyais pas la fin si proche ; j'eus un moment d'affreux affolement. Pourquoi avoir tant attendu de parler ? Que répondrais-je au comte Lothaire quand il me reprocherait la coupable incurie qui l'avait privé d'embrasser une dernière fois la frêle créature représentant tout ce qui lui restait de famille au monde ?....

" Que se passa-t-il exactement en moi ? A cette heure encore, dans le recul du temps, je suis embarrassée de le définir. Fut-ce la crainte d'affronter l'explosion de colère et de douleur qui ne manquerait pas de se produire chez M. de La Luzernière ? Ou bien la volonté farouche de prendre ma revanche sur ce destin qui m'avait broyée ? Ce fut plutôt, je le crois fermement, le besoin éperdu, irréductible, de ménager à ma fille une existence brillante, de lui donner un nom respecté et sans tache au lieu de l'existence humiliée qui l'attendait, du nom taré qu'elle devrait porter.... Ma pauvre petite Madeleine ! Innocente, belle, merveilleusement intelligente, faite, en un mot, pour tous les bonheurs, elle était l'enfant d'un homme mort en prison sans avoir pu s'affranchir d'une accusation infamante ! Cette seule pensée me suppliciait....

" Quoi qu'il en soit, quelque chose de plus fort que ma volonté me poussa.

"Quand il fallut remplir les formalités d'usage, j'en ai la sensation terriblement présente, ce fut une voix étrangère qui parla par ma bouche. Je le répète une conscience inconnue s'était substituée à la mienne et me dominait d'une domination souveraine. Il me semblait que mon âme se pétrifiait.

" D'une voix qui résonna étrangement à mes oreilles, je déclarai la petite morte sous les noms et prénoms de Marie-Madeleine Baucourt. Nous habitions un chalet perdu au plus profond de la forêt ; j'y avais vécu dans une méfiante, une obstinée solitude, repliée que j'étais sur moi-même et le mystère du lendemain. Personne ne se douta de rien.

" Et peu après, je reparaissais à l'hôtel du boulevard des Invalides, blême de la honte et du remorde de mon crime. On mit l'état où l'on me voyait, cet égarement qui éclatait dans mes yeux, sur le compte de ma douleur maternelle, et chacun se fit plus doux pour moi. Je rapportais dans mes bras, contre mon cœur, une petite créature rose et bien vivante, dont la vue arracha un cri de joie au comte Lothaire.

" C'était toi, mon enfant tant chérie, ma fille aimée jusqu'à la faute, jusqu'à la plus odieuse trahison....

" Tu comprends maintenant pourquoi je suis partie.

" Je n'aurais pas pu rester devant toi comme une servante. C'eût été trop cruel. Je me serais trahie."

Eve se dressa, pâle d'une pâleur mortelle, les traits décomposés, les prunelles hagardes.

Depuis un moment, elle lisait comme en un songe, comme en un de ces abominables cauchemars contre lesquels on se débat sans parvenir à en secouer l'oppression. Maintenant, d'un fulgurant éclair, la certitude entrait en elle et la foudroyait.

D'un geste de démence, elle porta les mains à son front où elle sentait la raison vaciller.

Et vaincue par la chose affreuse, par une épouvantable sensation de déchéance et de ruines, elle s'abattit les bras en avant et la tête fauchée sur ses bras, sans pensée, presque sans vie, pauvre épave humaine que le flot du désastre entraînait au néant.

VII

ENTRE L'AMOUR ET LE DESTIN

Pareil coup eût été terrible pour tout le monde ; il était effroyable pour cette créature qui n'appréciait les avantages de rang et de fortune qu'elle avait cru lui être dévolus par droit de naissance, que pour la noblesse de la vie qui en résultait.

La première impression qui prit une forme pour la jeune fille quand une lueur palpita au crépuscule de sa pensée, ce fut le déchirement de cette irréparable perte. C'était le patrimoine moral de toute son existence qui s'évanouissait, s'en allait en fumée.

A mesure que les ténèbres qui l'enveloppaient se dissipaient, elle s'efforçait de reconstituer l'état ordinaire de son esprit pour voir clair dans ce qui lui arrivait et l'avait couchée là comme une bête assommée.

Il lui parut qu'elle était assise au milieu d'un monceau de ruines. Sa propre personnalité même lui échappait, et rien ne demeurait, ne pouvait demeurer de ce qui avait été sa conception des choses, sa raison d'envisager l'avenir.

Tout s'écroulait en elle et autour d'elle ; il ne pouvait y avoir au monde de créature plus misérable et plus dénuée.

Elle avait souffert, immensément, pour venir à l'amour, et à présent qu'elle lui tendait son cœur soumis, l'inexorable destin lui défendait même l'espérance.

C'était un nouveau deuil, plus cruel que tous les autres.

La suite à dimanche prochain.